

Le catholicisme au Japon au XVI^e siècle: art et histoire

Sylvie Morishita

docteur en théologie catholique de l'Université de Strasbourg :
Conférence le 1er octobre 2017 en la collégiale de Sérignan

Les principales phases de l'histoire du christianisme au Japon.

Traditionnellement on divise l'histoire du christianisme au Japon en deux grandes phases : la première mission du XVI^e siècle qui est supprimée au début du XVII^e siècle, et la deuxième mission qui débute au milieu du XIX^e siècle.

C'est faire peu de cas des deux siècles et demi au cours desquels les chrétiens de la région de Nagasaki se sont transmis la foi dans des conditions extrêmes de persécution et d'isolement. Ils se sont donnés les moyens de devenir invisibles dans la société japonaise pour continuer à pratiquer leur foi, à la transmettre à leurs enfants, à transmettre le baptême et les principales prières chrétiennes, à vivre selon les idéaux chrétiens dans une société qui transmettait la haine du christianisme. L'histoire du christianisme au Japon comporte donc trois phases :

- * la première mission qui débute en 1549 avec l'arrivée de François-Xavier et qui se termine en 1614 lorsque le chef militaire Tokugawa Ieyasu interdit le christianisme
- * la clandestinité de 1614 à 1865
- * la résurgence du christianisme à partir de 1865 lorsque des chrétiens du village d'Urakami au nord de Nagasaki se présentent aux missionnaires français, résurgence marquée par

une nouvelle persécution, puis enfin la liberté religieuse accordée en 1873.

Le commerce portugais en Extrême-Orient et les jésuites.

L'histoire des premiers échanges entre le Japon et l'Europe passe par le Portugal. Le voyage historique de Vasco de Gama en 1597-1599 ouvre la route maritime de l'Extrême-Orient aux Portugais qui petit à petit prennent pied dans les principaux ports d'Asie. Le commerce portugais en Extrême-Orient sert de toile de fond à la mission. L'empire portugais d'Asie n'est pas un empire territorial, mais un empire commercial fait de comptoirs qui s'échelonnent le long des côtes d'Afrique et d'Asie. Goa est conquise en 1510, Malacca en 1511.

Les Portugais arrivent au Japon, exactement à Tanegashima en 1543 à la pointe sud de Kyūshū, la plus méridionale des îles de l'archipel. Macao, port fondé à partir de 1555, était la plaque tournante de leur très fructueux commerce avec le Japon qui reposait sur quelques particularités. Les Japonais recherchaient avidement les soieries chinoises, les Chinois étaient demandeurs de minerai d'argent. Une loi en effet imposait le paiement des impôts en argent à une époque où les mines chinoises s'épuisaient. Or on venait de découvrir d'importantes mines d'argent à Iwami à l'ouest de Honshū. Mais les relations diplomatiques et commerciales entre les deux pays avaient été interdites par la Chine à cause des ravages des pirates japonais sur les côtes chinoises.

C'est là que les commerçants portugais interviennent : ils comprennent vite qu'ils peuvent servir d'intermédiaires entre les deux pays. Ils achètent les précieuses soies à Canton qu'ils revendent au Japon et repartent leurs bateaux pleins de minerai d'argent qu'ils écoulent en Chine. Les jésuites du Japon travaillant dans la sphère d'influence du Portugal, auraient dû être financés par le roi du Portugal. Mais le soutien financier royal était rare et insuffisant. Ainsi à partir des années 1555 les jésuites du Japon

participeront à ce commerce pour financer leurs travaux missionnaires.

Le Japon au XVI^e siècle

Pays à la culture ancienne et brillante, le Japon au XVI^e siècle est pourtant déchiré par les guerres civiles. L'empereur règne mais ne gouverne pas : son rôle se cantonne aux cérémonies. Le pouvoir est fragmenté dans les provinces où les *daimyō*, seigneurs féodaux, sont en lutte perpétuelle les uns contre les autres pour agrandir et consolider leur fief. Les différentes écoles bouddhistes sont de grands propriétaires terriens qui spéculent habilement. L'activité économique et culturelle est pourtant inventive et dynamique.

À partir du milieu du siècle trois chefs militaires s'emploient à réunifier le pays : Oda Nobunaga, Toyotomi Hideyoshi, Tokugawa Ieyasu. En 1600 la bataille de Sekigahara met fin aux guerres civiles en donnant la victoire à Tokugawa Ieyasu qui fonde une dynastie qui perdurera jusqu'en 1868. Entre l'arrivée de François Xavier et 1600, la situation a complètement changé : d'un pays divisé le Japon est réunifié sous la poigne de fer des Tokugawa.

Alessandro Valignano (1539-1606) : le visiteur des Indes.

Né dans une famille de la noblesse napolitaine en 1539, Valignano a été nommé très jeune, à 34 ans, visiteur de Indes par le préposé général Everard Mercurian. La fonction comportait des pouvoirs étendus : il lui revenait d'inspecter toutes les missions jésuites de l'empire portugais d'Asie depuis Goa jusqu'au Japon et de prendre toutes mesures nécessaires pour les réformer, les organiser et les développer. Il quitte l'Italie en 1573 et arrive au Japon en 1579 pour son premier séjour (il en fera trois) : d'emblée une sourde lutte de pouvoir l'opposera à Francisco Cabral qui est le supérieur pour le Japon. Cabral a été officier de l'armée portugaise avant de demander son admission dans la compagnie de Jésus en Inde. Il n'a pas la formation humaniste que Valigna-

no avait acquise à l'Université de Padoue, il connaissait mal les Constitutions de l'ordre. Tout les opposait : Cabral est finalement renvoyé à Macao. À l'issue de ce premier séjour il rédige une relation missionnaire intitulée *Sumario de las cosas de Japón* qui est le résultat de concertations entre les missionnaires au sujet de la situation de la mission japonaise, document missionnaire de la plus haute importance tellement l'analyse du Japon est fine et les problèmes bien posés.

Valignano établit les principes missionnaires qui serviront de base à la mission du Japon, puis à celle de Chine : il prône l'adaptation au Japon en ce qui concerne la langue, la politesse, la propreté. Il accepte et encourage l'institution des *dōjoku* venue du bouddhisme: ce sont des hommes qui vivent en communauté avec les religieux pour les seconder dans leurs tâches et qui peuvent espérer devenir jésuites. Point capital : les jésuites au Japon ont admis des Japonais parmi eux ainsi que l'ordination de Japonais, même si on leur reproche de n'être pas aller assez loin dans cette direction.

La mission de Tenshō (1582-1590)

C'est le nom que l'on donne en japonais à l'ambassade mise sur pied par Valignano et les *daimyō* chrétiens de Kyūshū en 1582. Les seigneurs japonais sont représentés par quatre jeunes garçons de moins de 15 ans que l'on a choisis parce qu'ils sont baptisés et liés aux familles des *daimyō* chrétiens de Kyūshū. Leur jeune âge leur donnait plus de chances de survivre aux épreuves du voyage. L'objectif de l'entreprise est double : il s'agit de montrer les aspects prestigieux de l'Europe catholique à des Japonais qui soient ensuite capables d'en parler à leurs compatriotes.

Les jésuites se heurtaient en effet à l'insularité mentale des Japonais : ceux-ci se considéraient comme les seuls êtres civilisés. De plus il s'agissait d'attirer l'attention des Européens sur les succès et donc sur les besoins financiers de la mission du Japon. Il y

avait un objectif secondaire à l'ambassade qui était sous bonne garde jésuite : l'ambassade devait se procurer en Europe une presse d'imprimerie et les matrices pour imprimer. L'ambassade a été un tel succès en Europe que la direction en échappe aux jésuites. Valignano avait demandé que les jeunes gens soient reçus simplement et soient logés frugalement dans les maisons jésuites. Les princes européens vont rivaliser pour faire le meilleur accueil aux quatre garçons qui sont reçus par des cortèges au son des salves d'artillerie au Portugal, en Espagne et en Italie. Leurs portraits ont été peints à Venise dans l'atelier du Tintoret : on a retrouvé récemment en Italie le portrait d'un des jeunes hommes, Itō Mancio. Valignano entendait aussi par cette entreprise qui présentait de nombreux risques, limiter l'influence des Espagnols en Asie dont il redoutait la mentalité de conquistador. En effet les Espagnols avaient pris pied aux Philippines depuis 1565.

Les Espagnols et le Japon.

Les Portugais se considérant propriétaires de la route vers l'Asie, en théorie les autres Européens ne pouvaient pas l'utiliser. Mais les succès commerciaux et missionnaires des Portugais en Extrême-Orient attisaient la convoitise en particulier des Espagnols, fermement établis au Mexique. Les Espagnols vont tenter à plusieurs reprises de prendre pied en Asie à partir du Mexique : le premier à lancer une expédition est Hernán Cortés lui-même.

Depuis Magellan on savait traverser le Pacifique. Les Espagnols mettront cependant 40 ans à trouver la route du retour vers le Mexique : ils réussissent finalement lors de l'expédition de Legazpi (1502-1572) qui s'empare des Philippines au nom du roi d'Espagne (1565). Urdaneta (1498-1568), religieux augustin, est l'aumônier et le conseiller scientifique de l'expédition : c'est lui qui ouvre la route du retour vers le Mexique qui longe le Japon en suivant le courant marin appelé Kuro-shio en japonais. Cette route restera celle du galion de Manille jusqu'au début du XIX^e siècle, ligne commerciale qui reliait le Mexique et les Philip-

pines. Ce pays n'était qu'un tremplin pour prendre pied plus loin, le Japon et la Chine entre autres, pour des entreprises commerciales et missionnaires. Les Espagnols des Philippines étaient imprégnés de la mentalité de conquistador accentuée par l'idéologie de la monarchie universelle du roi d'Espagne : c'était le devoir et la mission de celui-ci de répandre le catholicisme ibérique sur toute la terre.

Introduction de l'imprimerie au Japon.

Une des conséquences de ce long voyage est l'introduction d'une presse d'imprimerie au Japon, technique que les Japonais ignoraient. Parallèlement les jésuites fondent aussi une école d'art : les deux vont ensemble puisque l'école forme aux techniques occidentales, donc à la gravure sur cuivre, technique également inconnue du Japon. Cette école a connu une vie mouvementée car elle a déménagé bien des fois autour de Nagasaki.

Nous possédons en France au moins deux livres publiés par les jésuites au Japon : le *Sanctos no gosagyō* est le premier livre publié par les jésuites au Japon. La page de titre suit le modèle en vigueur en Europe : titre, lieu et date de publication et illustration. Le livre est une adaptation en japonais d'un écrit sur la vie des saints d'un humaniste croate Marko Marulic (Marc Marulle-1450-1524, père de la littérature croate, né à Split). La version originale (*De institutione bene vivendi per exempla sanctorum*) avait obtenu un très grand succès en Europe à l'époque, particulièrement auprès des jésuites et surtout de François Xavier, ce qui explique probablement que le livre ait été adapté en japonais. La gravure est une copie d'une gravure sur cuivre de Peeter van der Borcht (ca.1530-1611) un des graveurs anversois les plus prolifiques qui a fréquemment travaillé pour le grand imprimeur Christophe Plantin.

Les premières gravures sur cuivre produites au Japon proviennent de l'atelier d'art des jésuites, elles ont été réalisées à partir



Fête du 1^{er} octobre 2017 : Conférence de Sylvie Boscato-Morishita.
Sylvie a soutenu sa thèse de Doctorat en théologie catholique le 27 septembre 2016 : « L'art des missions catholiques au Japon : XVIe-XVIIe siècles »



des modèles rapportés d'Europe par la mission de Tenshō en 1590. On conserve un original italien gravé à Rome en 1573 et sa copie. Ces gravures italiennes sont les plus anciennes gravures européennes conservées au Japon dans les archives de la famille Tokugawa à la suite de confiscation à des chrétiens japonais dans les années 1620. On considère souvent que les graveurs flamands sont la source unique de l'art *kirishitan* du Japon. Cependant des gravures italiennes et françaises ont été aussi introduites au Japon.

Le thème du *Salvator mundi* est très répandu au Japon. Il en existe plusieurs gravures et un très beau tableau conservé à l'université de Tōkyō. Ce tableau a été retrouvé dans les années 1920 dans un village des montagnes de la région de Kyōto, gardé secrètement par une famille de descendants de chrétiens.

Dans le même village on a retrouvé aussi des gravures dont on vient tout récemment de comprendre l'origine: il s'agit d'une série incomplète de 6 gravures que les spécialistes japonais croyaient consacrée au *Pater noster*, mais qui sont en fait une allégorie sur les 7 sacrements de l'Église catholique réalisée à Vérone d'après un original du graveur strasbourgeois Matthäus Greuter.

Fait très peu connu : des gravures françaises sont arrivées au Japon au début du XVII^e siècle. Dans les années 1920 on a retrouvé à Fukui, une ville au nord-ouest de Kyōto, un ensemble de gravures et de tableaux répartis maintenant entre le musée national de Tōkyō et le musée municipal de Kōbe. Toutes ces gravures proviennent des ateliers de graveurs parisiens du tout début du XVII^e siècle qui exportaient massivement vers l'Espagne. Il ne serait pas impossible que ces gravures aient fait l'immense voyage depuis Séville jusqu'au Japon en transitant par le Mexique.

Le thème le plus répandu avec celui du *Salvator mundi* est celui de la Vierge Marie dont le culte a été ardemment répandu au Japon par les différents ordres religieux.

Mais les jésuites ont également fait peindre des scènes profanes sur des paravents, support très apprécié de l'élite sociale japonaise. Ces paravents aux magnifiques couleurs représentent des rois occidentaux à cheval, des scènes bucoliques où de jeunes Européens jouent de la musique dans un décor champêtre et des planisphères qui ont fait découvrir aux Japonais l'immensité du globe et leur place sur la terre.

Traces de l'action des ordres mendiants

Si les jésuites ont travaillé dans l'orbite des Portugais, les Espagnols ont introduits les ordres mendiants, franciscains, augustins et dominicains. On n'a retrouvé à ce jour aucune trace iconographique de la présence des augustins.

On garde de l'action des dominicains quelques *fumi-e*, mot qui signifie « image que l'on piétine ». Pendant 250 ans les autorités japonaises ont soumis les habitants des régions chrétiennes à ce rite qui consistait à piétiner des images chrétiennes en signe d'apostasie. Une de ces plaques représentent le don du Rosaire à saint Dominique : la Vierge Marie tenant l'Enfant Jésus dans ses bras donnent le chapelet à saint Dominique et à sainte Catherine de Sienna. Les sources montrent que ce thème iconographique a été très répandu dans la région de Nagasaki à partir de 1615.

Les franciscains ont laissé des traces plus nombreuses. Un peintre anonyme avait réalisé des tableaux d'inspiration franciscaine dans la région de Nagasaki au début du XVII^e siècle : un tableau représentait Saint Michel Archange terrassant le dragon, l'autre les quinze mystères du Rosaire avec saint François d'Assise et saint Antoine de Padoue. Ils ont été gardés secrètement par des familles chrétiennes pendant 250 ans et montrés

aux missionnaires français au XIX^e siècle (les pères des Missions Étrangères de Paris).

Ces tableaux avaient été installés dans la grande église catholique que les chrétiens d'Urakami avaient achevée au début du XX^e siècle. Ils ont disparu dans l'explosion de la bombe atomique du 9 août 1945 : l'épicentre en est précisément le quartier d'Urakami. Je croyais qu'un troisième tableau avait disparu à cette occasion mais il m'a été donné de le reconnaître au couvent des Capucins de Paris. Il avait été confié à un missionnaire français en 1867 qui l'avait envoyé en Anjou. Offert à un Capucin en 1908 il a finalement rejoint le couvent des Capucins de Paris avant 1939. C'est là que je l'ai reconnu : je le connaissais par les lettres des missionnaires français de Nagasaki. En 2014 les capucins de France ont offert ce tableau au diocèse de Nagasaki.

Le musée municipal de Sendai dans le nord-est du Japon conserve plusieurs tableaux rapportés par la mission de Keichō. Date Masamune, le *daimyō* de Sendai, voulant développer le commerce de son fief, avait mis sur pied une mission diplomatique et commerciale à destination du Mexique qui avait quitté les côtes japonaises en 1613. Il avait confié la responsabilité de la mission à Hasekura Tsunenaga, un vassal de confiance. Mais dans l'ombre un franciscain tirait les ficelles : Luis Sotelo entendait utiliser la mission à son profit. Au Mexique il a joué de son influence pour pousser la mission vers l'Espagne, puis Rome où il espérait obtenir sa mitre d'évêque ainsi que nombre de privilèges. Les autorités espagnoles avaient eu vent du caractère intrigant du religieux et n'avaient signé aucun accord. Lorsque la mission regagne le Japon en 1619, le christianisme est interdit et Sotelo mourra brûlé vif à Nagasaki. De cette immense aventure stérile, il reste les tableaux et objets que l'ambassadeur Hasekura avait rapportés d'Europe et des Philippines, en particulier un tableau d'inspiration franciscaine qui représente la Vierge Marie entourée de quatre saints personnages dont saint François

d'Assise et saint Jérôme. Les chercheurs japonais ont récemment mis en évidence que ce tableau avait été réalisé aux Philippines par un peintre non identifié.

Or à l'époque du retour de la mission de Keichō aux Philippines en 1618, un peintre japonais vivait à Manille. Il s'agit de Luis Shiozuka, né près de Nagasaki en 1573, éduqué dans les établissements jésuites de Nagasaki et admis dans la Compagnie de Jésus. Il apparaît dans les sources jésuites comme peintre, maître de chapelle et organiste. À la suite de son expulsion



sur ordre du provincial Valentim Carvalho en 1615, il avait trouvé refuge à Manille. Au retour de la mission de Keichō, Sotelo recrute des Japonais pour ses grandioses projets missionnaires au Japon. Parmi les trois hommes qu'il fait ordonner après un noviciat de quelques mois, figure Luis Shiozuka. Il est permis d'avancer l'hypothèse que celui-ci pourrait être l'auteur du tableau de Sendai puisqu'il est entré en contact avec les membres de la mission. Pour des raisons difficiles à élucider, il n'est pas retourné au Japon avec Sotelo. Il vivra encore de nombreuses années à Manille avant de rencontrer plus tard des dominicains qui cherchent à passer au Japon. Luis Shiozuka est en effet le frère Vicente de la Cruz, devenu dominicain, compagnon de Guillaume Courtet, torturé et décapité avec lui à Nagasaki en 1637.

Ces tableaux et leur histoire ont été progressivement découverts à partir de 1865, date à laquelle les pères des Missions Étrangères de Paris sont entrés en contact avec les chrétiens de la région de Nagasaki. Le 17 mars 1865 en effet, les chrétiens du village d'Urakami au nord de Nagasaki sont venus se présenter au père Petitjean des Missions Étrangères de Paris, dans l'église de Oura, nouvellement construite au-dessus du port de Nagasaki. On pré-

sente habituellement cet événement comme la découverte des chrétiens japonais par les missionnaires. Il s'agit là d'une vision cléricale et européen-centrée qui ne tient pas compte de la réalité : ce sont les chrétiens japonais qui sont à l'origine de la démarche et qui ont poussé la porte de l'église de Oura. Cette église ainsi que 11 autres sites chrétiens de la région viennent cette année, d'être classés au patrimoine mondial de l'Unesco comme lieu de mémoire unique dans l'histoire japonaise et mondiale.